

La course aux étoiles des femmes kirghizes

TEXTE HÉLÈNE MOLINARI (COLLECTIF LES PLUMÉ.E.S) PHOTOGRAPHIES MARIE-ALIX DÉTRIE

Reportage à Bichkek, capitale du Kirghizistan, où des femmes suivent depuis plusieurs mois une formation pour construire le premier satellite du pays. Lancement prévu en 2020. Un projet porté par le média indépendant Kloop, qui se démène pour lutter contre les discriminations sexistes qui rongent toujours la société kirghize.

a formés.» Le nom, Kloop, a été trouvé en associant des lettres au hasard pour former un mot qui sonne comme quelque chose de réel. «*Les gens ont commencé à réaliser qu'on était de vrais journalistes en 2010, lors de la révolution kirghize. Pendant que les autres médias répétaient que tout allait bien, nous racontions ce qu'il se passait réellement. Ça a été les jours les plus effrayants de ma vie*», raconte Rinat. Dans une démocratie qui, huit ans plus tard, est toujours en construction, le média continue de développer et d'expérimenter un grand nombre de nouveaux formats.

Lors de la visite des locaux, Rinat s'arrête dans un couloir et attrape un drone posé sur une étagère. Il a été construit par les journalistes eux-mêmes: «*Nous étions les premiers dans le pays à en utiliser pour produire des reportages*.» Très tôt, Kloop a proposé également la diffusion d'images en direct à partir de téléphones, ainsi que des expériences en réalité virtuelle.

En 2016, la structure se développe et ouvre une école de robotique et d'informatique pour offrir de nouvelles opportunités à la jeunesse kirghize. Mais Rinat se rend compte que les femmes sont peu nombreuses à postuler. Et quand elles sont présentes dans ses cours, elles se retrouvent mises à l'écart. «*Chez Kloop, nous sommes féministes*, affirme-t-il. *On voulait donc proposer un programme destiné aux femmes, qui soit aussi important pour le Kirghizistan: construire le premier satellite du pays.*»

Lancement prévu en 2020

Kloop est la seule organisation kirghize à avoir participé un jour à une conférence TED. C'était en 2016, à Vancouver. Bektour Iskender se rend alors au Canada pour raconter l'expérience du média et sa manière de se développer en misant sur la jeunesse. Après son intervention, il rencontre Alexander MacDonald, employé depuis onze ans à la Nasa: «*C'était une discussion informelle. Je lui ai parlé des capacités du satellite CubeSat. Les gens sont souvent très ambitieux et s'embarquent dans des projets irréalisables. Ici, c'est un premier projet plutôt facile à "finir", même si ça reste sophistiqué.*»

Près de 300 femmes remplissent le formulaire d'inscription au projet de construction d'un satellite diffusé sur le site de Kloop et les réseaux sociaux. Avec plus de 54 000 abonnés à sa page Facebook et plus de 13 000 followers sur Twitter, Kloop n'a pas de difficulté à se faire entendre. Une trentaine de volontaires se présente pour la première séance. Et elles sont 130 à suivre la discussion commune sur WhatsApp. «*L'engagement ne se fait pas uniquement au niveau de l'apprentissage des compétences technologiques. Certaines participantes peuvent apporter de l'aide au*



Zhibek explique à son élève comment souder.

projet en s'occupant des relations publiques, de la communication sur les réseaux ou encore de la recherche de fonds», précise Rinat.

Le satellite qu'elles construisent est un CubeSat (ou nanosat), qui pèsera moins de 1,33 kg et mesurera 10 x 10 x 10 cm. Si ce satellite est plutôt «simple» à fabriquer, les risques de dysfonctionnements restent élevés. Sa durée de vie varie de quelques mois à environ trois ans, selon les composants et l'orbite. Depuis une dizaine d'années, 500 CubeSats ont été lancés dans l'espace, dont une majorité fabriquée par des laboratoires scientifiques.

Pour réussir le lancement du CubeSat kirghize, prévu pour 2020, Kloop devra au préalable acheter une plateforme équipée d'un transmetteur et d'un receveur. À ce jour, ces satellites sont envoyés dans l'espace en tant que charge utile secondaire pour des lanceurs classiques (Soyouz, Ariane 5, Dnepr, Atlas V, etc.) ou bien à partir de la Station spatiale internationale en étant embarqués dans les cargos de ravitaillement.

Un message féministe dans l'espace?

Gratuit pour l'ensemble des participantes, le programme est non mixte. Un choix qui s'explique par la volonté de créer un «environnement sécurisant» pour les jeunes femmes. Zhibek, 23 ans, nous reçoit dans son appartement du centre de la capitale. Alors qu'elle sert le thé, une marque de respect et d'hospitalité, elle explique pourquoi cette décision a du sens: «*C'est plus confortable pour nous. Les sciences sont considérées comme "masculines" et sont encore très chargées de stéréotypes. Les femmes ne se sentent donc pas inspirées. J'avais vraiment envie de faire partie du premier programme spatial kirghize! Je veux réussir à influencer d'autres femmes.*» En effet, sur les pages Facebook et Instagram du projet, il n'est pas rare de voir

apparaître des commentaires tels que «*Les filles ne sont pas capables de construire un satellite*». Issue d'une famille libérale, Zhibek ne se considère pas comme une Kirghize «typique»: «*Ma mère m'a toujours dit: "Ta carrière et ton éducation sont tes priorités!" Alors que pour la majorité de la population, les premières questions posées aux femmes sont: "Quand est-ce que tu te maries? Quand est-ce que tu auras ton premier enfant? Et après le premier, quand feras-tu le deuxième?"*» Son petit ami Murat, 25 ans, est fier de ce projet: «*Ce qu'elles font, c'est génial pour le pays. Ce n'est pas tant pour le satellite lui-même que pour la confiance gagnée par les femmes qui participent à ce projet. Elles réalisent qu'elles peuvent faire plus, qu'elles sont nos égales. Et même si le projet n'aboutit pas, la confiance qu'elles auront acquise, elles la garderont.*»

La dizaine de femmes les plus motivées pour suivre le programme jusqu'au bout commencera à travailler sur des prototypes dès l'été 2018. Parmi elles, Peggy*, 17 ans, en dernière année de lycée, espère pouvoir continuer malgré son envie d'étudier à l'étranger l'année prochaine. Son rêve: devenir la première astronaute kirghize. «*On pourra commencer à faire des tests si on a suffisamment de fonds*», précise Rinat. Pour le moment, grâce à la plateforme de crowdfunding Patreon, le projet reçoit 800 dollars de dons par mois. De quoi couvrir les salaires de certains intervenants et acheter les pièces détachées, ainsi qu'une imprimante 3D. Mais le budget total escompté est de 100 000 dollars... À quoi servira au juste le satellite? Ce sera aux apprenties roboticiennes de décider. Mais l'une d'entre elles a déjà son idée: «*On pourrait imaginer la diffusion d'un message féministe à travers le monde.*» ●

* Le prénom a été changé à sa demande.

Premières expériences périlleuses d'impression 3D.



A

À rez-de-chaussée d'une barre d'immeubles de Bichkek à l'allure très soviétique, cinq femmes s'installent au compte-gouttes dans l'une des salles de la rédaction de Kloop. Elles ont toutes entre 17 et 27 ans. Depuis presque deux mois, elles viennent régulièrement dans les locaux du jeune média kirghize. Après avoir suivi des cours de soudure et de modelage 3D, puis appris à se servir de cartes Arduino et à coder dans le langage de programmation C++, elles vont s'initier aujourd'hui à l'impression 3D.

Quelques minutes plus tard, Aliia, Marina et Aidina tentent de faire clignoter un voyant soudé à un circuit imprimé et programmé par l'ordinateur. Il s'allume quelques instants, puis crame. Même chose avec les suivants. Elles se marrent. «*On a déjà réussi à le faire fonctionner! On sait que celui-là ne tient pas, mais on veut quand même voir combien de temps il peut rester allumé. On fait juste une expérience pour le fun!*»

Du journalisme à la robotique

Tous les ateliers sont organisés autour d'un principe simple: les jeunes femmes s'engagent à devenir à leur tour formatrices pour les futures participantes au programme. Un principe auquel tiennent Rinat Tuhvatshin et Bektour Iskender. En 2006, en réaction à un paysage médiatique muselé, les deux amis ont créé leur propre école pour constituer une nouvelle génération de journalistes: «*On a pris des gens qui partaient de rien et on les*